

UNE RACE QUI DISPARAÎT

UNE RACE QUI DISPARAÎT

Les indiens Tehuelches de Patagonie

de
Ramón Lista



Lire et Voyager

INTERfolio

Classique

*Pauvres Tehuelches !
Que vous seriez heureux comme autrefois,
si un beau matin au réveil on vous annonçait que les
hommes blancs étaient partis pour ne plus jamais revenir.*

RAMÓN LISTA

DEUX MOTS

Les pages ci-dessous ont été écrites sous la hutte du sauvage patagon, toujours accueillant et affectueux envers le voyageur.

Pour percevoir au juste l'essence de la vie de tribu ; pour sonder l'esprit et le cœur des enfants du désert, j'ai dû vaincre d'innombrables obstacles et subir stoïquement la médisance et la perfidie entraînées par les deux grandes vertus de cette époque décadente : l'envie et la déloyauté.

Voilà donc un travail sérieux, témoin de l'intérêt suscité par cette race qui disparaît de la scène du monde.

Cet ouvrage est dédié à mon cher ami M. le Dr Bartolomé Galiano.

Je n'ai rien d'autre à dire.

R. L.
Janvier 1894.

**Aires de peuplement Tehuelches
avant la « Conquête du Désert »**



INTRODUCTION

La dernière heure d'un peuple, civilisé ou sauvage, renferme toujours un air de solennité suprême. Elle comporte l'amertume de toutes les catastrophes de l'histoire ; c'est la tragédie sans cesse renouvelée des races.

Un voyageur s'arrête un jour au bord du plus grand fleuve d'Amérique. Il y trouve une hutte dans laquelle un vieillard caresse un perroquet. « Lorsque nous serons morts, cet oiseau et moi, plus personne ne parlera notre langue », marmonne tristement le Sauvage.

Rien de plus mélancolique que cette scène, ni de plus pénible que cette phrase.

D'après ce que l'on dit, l'extinction des races obéit à une loi fatale, mais ajoutons-y une remarque : la disparition porte en elle une idée sous-jacente d'assimilation et non pas

d'anéantissement acharné et roué, dû à un instinct méchant de la civilisation, toléré tacitement par ceux qui détiennent le pouvoir.

Les conquérants espagnols toujours accusés de cruauté furent, dit-on, aussi féroces que les Caraïbes, leurs victimes. Cependant, on n'a pas montré le revers de ces atrocités — au cas où il y en aurait eu — : les mesures sages et humanitaires bénéficiant aux Indiens du Pérou, ordonnées par M. La Gasca et ratifiées par le vice-roi, et dont les chroniques de l'époque portent témoignage.

En effet, les actions cruelles de la soldatesque se battant à trois mille lieues de l'Europe sont toujours présentes à l'esprit, tandis que les ordonnances humanitaires des rois d'Espagne à la suite des réclamations en faveur de la fraternité humaine exprimées par Las Casas, Ondegardo et l'évêque Valverde sont rejetées dans l'oubli.

Or, l'histoire de l'expansion du territoire du Chili et de l'Argentine comporte elle aussi des pages sombres. La conquête moderne de la Pampa porte les marques de cruauté qui déshonorent la très vantée civilisation actuelle.

Le jour viendra où sera écrit le récit digne de foi et documenté des atrocités commises envers les tribus Mapuches, ainsi que la description des scènes sanglantes survenues en Araucania et au Grand Chaco. A ce moment-là, le philosophe sera forcé de reconnaître chez l'homme la férocité du tigre, sous l'aspect des intentions déloyales de rédemption, lorsqu'en réalité, ce n'est que l'instinct destructeur qui s'impose : « Fouillez l'esprit du Russe, vous y trouverez le Tartare. »

Notre siècle est plein d'égoïsme, l'homme de nos jours n'a qu'un dessein : la richesse ; son esprit dépouillé de

croyances et d'espoirs est indifférent à tout ce qui est hors du domaine de l'arithmétique.

Comment expliquer autrement ce silence à l'égard des groupes indigènes menacés de disparition, pas selon les lois de l'évolution naturelle, mais à cause de la poudre et de l'alcool, de la cruauté effrénée des uns et de la rapinerie des autres.

Aujourd'hui même, nous assistons à l'effondrement d'une vieille race sud-américaine que nous aurions dû protéger, sinon par sentiment humanitaire, du moins par intérêt scientifique, permettant ainsi son assimilation progressive aux masses civilisées.

C'est le cas des indiens Tehuelches ou Patagons, des nomades installés au sud du Chili et de l'Argentine, dès le Chubut jusqu'au détroit de Magellan. Ces tribus, nombreuses à la fin du siècle dernier, ne constituent aujourd'hui qu'un noyau réduit d'êtres malheureux, indolents, à la merci des brigands, les soi-disant « hommes civilisés » parce qu'ils parlent notre langue et portent un costume, mais de fait plus sauvages que les Indiens mêmes parce que les Blancs sont en réalité leurs spoliateurs et leurs corrupteurs ; et leurs attentats se succèdent sans frein, sans une loi qui puisse y mettre fin.

Que c'est criminel d'outrager les femmes — même les sauvages —, de dépouiller l'homme de son cheval — son gagne-pain, son transport —, de pervertir la morale des enfants, de ne leur apprendre de la civilisation que l'aspect nuisible, de semer dans leur esprit la peur et la méfiance, de les enivrer pour s'approprier leurs fourrures, de les emmener par-ci et par-là comme un troupeau !

Ce qui arrive est inconcevable ; on dirait qu'une malédiction divine plane au-dessus des Tehuelches : bien qu'ils

soient propriétaires originaires de la terre où ils habitent, ils s'en trouvent dépourvus, il ne leur en reste même pas une parcelle pour s'y reposer à la tombée du jour : nés libres, ils sont devenus esclaves ; costauds et de haute taille jadis, aujourd'hui la phtisie les abat et leur taille se rapetisse. Tout est contre eux, le vide les entoure, ils sont sérieusement menacés de disparition. Et les gouvernements, qu'est-ce qu'ils en font ? Rien du tout. Impassibles, ils les voient mourir tout comme César voyait mourir les gladiateurs dans les arènes du cirque... « Salut César, ceux qui vont mourir te saluent ! » pourraient dire les Tehuelches aux gouvernements argentin et chilien.

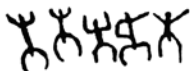
Le marchand-brigand de Punta Arenas, le marchand-rapace de Rio Gallegos, voilà les deux artifices de l'anéantissement indigène : si l'un d'eux les lâche, aussitôt l'autre les attrape, l'Indien est un objet qui leur appartient.

Demandez à ces Mercures abjects ce que c'est que l'Indien, ils vous répondront : « c'est une bête. » Dites-leur : « vous êtes devenus le fléau d'une race », la réplique sera : « les Indiens doivent mourir. » Implorez la commisération pour le pauvre sauvage, vous n'aurez que des injures pour réponse : « les Indiens n'ont pas de Dieu, n'ont pas de loi, si on les harcèle à Rio Gallegos, ils traverseront la frontière pour se réfugier au Chili ; harcelés là-bas, ils reviendront en Argentine. »

Voilà la tragédie qui se déroule au sud du continent : l'orgie du brigandage exacerbée au point de ne pas y croire, même sous les yeux des deux gouvernements civilisés qui, soit par indifférence, soit par d'autres raisons, contemplant impassibles, les bras croisés, permettant ainsi l'effacement d'une nation intéressante, digne de secours, digne de pitié.

Il suffirait d'une voix énergique au sein des parlements argentin et chilien pour sauvegarder ce qui reste encore de la race tehuelche. Qu'on promulgue dans ces pays-là une loi de protection des réserves indiennes imitant celle des Etats-Unis en faveur des Sioux ; qu'on interdise sous peine de sévère punition la livraison d'alcool dans les campements indiens, qu'on y crée des écoles pour enfants en les mettant sous la direction de missionnaires vertueux ; et les deux gouvernements pourront se réjouir largement d'avoir accompli une tâche digne d'éloge : tendre la main à celui qui se trouve au bord de l'abîme.

Dieu veuille que ma voix inspirée par des sentiments humanitaires trouve autant au Chili qu'en Argentine un écho sympathique et un esprit capable de l'interpréter.



I

Les origines de l'homme en Amérique remontent aux ténèbres de la préhistoire.

Les merveilleuses ruines de Tiahuanaco et de Palenque sont des vestiges encore debout des civilisations disparues.

Les temples aztèques et les monuments incasiques constituent des maillons brisés d'une race plus moderne, mais tout aussi intéressante.

Quand les peuples ne parviennent pas à déchiffrer leur passé, ils font appel à la fiction de la fable. Quetzalcoatl, Manco-Capac, voilà la grande dualité de la légende mythique américaine.

Les Tehuelches ont eux aussi leur propre mythe héroïque : *El-lal*. Cette voix me rappelle *Éa*, l'être suprême,

créateur du ciel et de la terre, tout comme *Ilu, El, Elhoim, Allah*, c'est-à-dire, toutes les transcriptions sémitiques concernant Dieu. *El-lal* est l'esprit puissant, sage, bienfaisant, créateur du cosmos qui donna la vie aux Tehuelches ou *Tzónekas*. Il purgea la Terre des bêtes sauvages dont elle était infestée, il révéla à l'homme le secret du feu, lui fournit des armes, le mit à l'abri, grava dans son cœur des principes moraux. Bien que ses actions le rapprochent d'Hercule, ses prouesses ne sont pas aussi variées, son âme est moins rude, moins humaine.

La terre était déserte. *El-lal* arrive ; il lutte contre les fauves et parvient à soumettre le puma à son empire, à conquérir le renard, à rabaisser le condor. Lorsqu'il n'était pas encore né, *Nosjthej*, une sorte de Saturne, l'arrache encore vivant du ventre de sa mère, désireux de le dévorer. Un rongeur se rend à son secours et le cache dans les profondeurs de sa grotte.

Il va ensuite par-ci et par-là et bat le géant *Goshg-e* ; il demande la main de la fille du soleil et il est trompé.

Alors, sa mission accomplie, il quitte à jamais la terre ingrate de ses prouesses, métamorphosé en petit oiseau et mené sur les ailes d'un cygne. Il sillonne l'immensité de la mer se perchait ça et là sur des îles verdoyantes, qu'il avait fait jaillir en lançant ses flèches divines, pour se plonger enfin dans l'inconnu.

Cette version mythologique est rigoureusement exacte : je l'ai entendu marmonnée par Papón et Jatachuena, deux vieillards tehuelches.

Lorsqu'ils étaient encore enfants — au début du siècle, au temps où une ambiance de joie sincère régnait sous les *toldos*, lorsque les grands gaillards empanachés dansaient

chaque soir au son des tambours autour du feu flamboyant, au beau milieu du bavardage des *chinas* gracieuses et parées, à cet âge d'or du peuple *Tzôneka* disparu pour ne plus jamais revenir, Papón et Jatachuena entendirent la légende qui se grava dans leurs mémoires.

Si l'on en croit la légende, *El-lal* arriva de l'Orient, mais les vieillards, sans tenir compte de ce détail, assurent que le premier vagissement de Dieu vint de la montagne.

Nosjthej, le père de *El-lal*, tue sa femme, l'éventre avec une pierre aiguisée en lui arrachant le fœtus, désireux de le dévorer. Sur le coup, un bruit bizarre surgit de la terre frémissante, *Nosjthej*, troublé, laisse l'enfant de côté.

Un rongeur — *Térguerr* — apparaît, il prend *El-lal* et le cache dans les profondeurs de sa grotte.

Rétabli de son étonnement, *Nosjthej* essaie en vain d'accomplir son propos abominable : ses mains trempées de sang n'arrivent pas à s'enfoncer dans l'intérieur de la caverne étroite et profonde. Ses yeux bouillent de colère sauvage et ses grognements retentissent dans les Andes ; c'est inutile : le Dieu grandira à l'abri de la terre.

Le regard égaré de *Nosjthej* se pose de nouveau sur le cadavre encore sanglant de sa victime.

Oh prodige ! Du ventre blessé coulent les eaux cristallines d'une source... Passent les années et passent les siècles, et le voilà, face à *Teckel*, sur le chemin qui sépare Ay-aïke du Senguerr, la fontaine merveilleuse, *Jentre*, dans laquelle les enfants *Tzônekas* se sont baignés de génération en génération.

Tout au long de son enfance, *El-lal* demeura ignoré dans la solitude du désert.

Le rongeur devint son soutien : il lui apprit à manger des herbes, l'abrita dans son nid en laine de guanaco, lui fit connaître les sentiers de la montagne. *El-lal* grandissait. Bientôt, il inventa l'arc et la flèche et il commença à s'adonner aux incursions vagabondes. Chaque soir, de retour à la caverne, il apportait quelque petit oiseau chassé avec ses armes divines.

— Fais attention, lui conseillait le rongeur, les bêtes féroces sont les filles de l'ombre.

El-lal souriait.

Un beau matin, il bordait la rive sinueuse d'un torrent, lorsque tout d'un coup un énorme puma fonce sur lui. Il dispose son arc et vise la flèche, blessant le flanc du cruel félin qui pousse un rugissement épouvantable. Aussitôt, un autre hurlement lui répond ; *El-lal* se trouve entre deux fauves : l'un blessé mais debout, l'autre, plus redoutable encore, dérobé dans les broussailles.

Le chasseur sourit, il n'a même pas préparé de nouveau l'arc. Il continue ensuite sa marche, gravit une butte, descend vers une vallée, s'approche du bord d'un fleuve de grand débit, prend des cailloux de son lit, s'en éloigne de quelques pas, ramasse par-ci et par-là de petites bûches, il en morcelle quelques-unes et coupe les autres... et le feu brille pour la première fois dans la solitude des champs.

Un autre jour s'écoule. *El-lal* aperçoit un condor sur le sommet d'une montagne.

— Donne-moi une plume de tes ailes pour parer ma flèche.

— Ce n'est pas possible ! s'écrie l'oiseau, j'en ai besoin, avec mes plumes je m'abrite et je fends l'air.

El-lal insiste, prie, menace.

— Pas possible... ! Pas possible... !

Et le condor, les ailes déployées, s'envole. Lorsqu'il faillit disparaître dans l'espace, *El-lal*, l'arc déjà prêt, tire, l'air vibre... l'oiseau se précipite en tournoyant.

— Quelles plumes voulez-vous ? Quelles plumes voulez-vous ?

Et il tombe par terre, la serre déchirée. *El-lal* le saisit au cou, lui arrache les plumes de la tête en lui disant :

— Retourne au sommet du coteau.

Le Dieu-héros a déjà la force et la musculature propre à la jeunesse ; aucun animal ne lui offre résistance : le puma s'abaisse en sa présence, le renard lui tient compagnie dans ses incursions, le condor ne lui refuse plus ses plumes. Tout est sous son empire. Mais un jour *Nosjthej* est de retour.

— Je suis ton père, lui dit-il.

El-lal l'emmène dans son antre. Il lui montre ses armes, ses arcs, ses flèches, ses pierres taillées, ses frondes et ses trophées : les fourrures des pumas, les caparaçons des tatous gigantesques, les ailes énormes des condors. Il prend ensuite un os, en extrait la moelle et la lui offre d'un air satisfait...

Quelque temps après, *Nosjthej* est devenu maître absolu, et le héros obéit. Mais un jour il se révolte contre ses ordres, et il prend la fuite cherchant un refuge à la montagne. Son père le pourchasse... et il s'en faut de peu pour qu'il ne l'attrape.

El-lal s'arrête un instant, fend la terre du pied, pousse un cri strident, et la forêt et la jungle embrouillée dressent une sorte de barrière infranchissable devant le père en colère.

La terre est déjà peuplée, mais un géant, *Goshg-e*, y sème la terreur et le désespoir. Chaque nuit un enfant disparaît. Le monstre dévore aussi le chasseur égaré.

El-lal court après lui et le retrouve à la lisière de la forêt... mais le géant est invulnérable... les flèches du héros éclatent ou rebondissent... on dirait qu'il est imbattable.

Les meurtres se succèdent déchaînant partout la panique.

El-lal prend alors l'aspect d'un taon, il retrouve *Goshg-e*, s'introduit sournoisement dans sa gueule et pénétrant dans son estomac affreux, il lui enfonce son aiguillon... Le géant se tord en poussant des cris que le vent emporte dans les champs, comme si c'était la dernière menace du monstre...

Pendant quelque temps tout est vague et mystérieux, tout semble confus et contradictoire. C'est une époque de transitions violentes où l'ordre des événements se voit altéré. *El-lal* perd presque complètement ses attributs divins, il change de nom ; au front tenant sa chevelure il met un serre-tête aux motifs indiens ; pour la première fois il commence à se servir des haches en pierre et des dards ; des branches entrelacées constituent son logement. Accompagné d'autres êtres pareils, *El-lal* chasse des guanacos le jour et surveille la nuit. On peut le voir tantôt à la lisière de la forêt, tantôt au bord de la mer. Il est ichtyophage et carnassier.

Nosjthej s'appelle alors *Tkaur*.

Le rongeur sommeille dans sa grotte.

Sintalk'n, guerrier puissant et audacieux, fait son apparition et se bat avec *El-lal*. Sur la terre trempée du sang des hommes, les bêtes féroces reprennent leurs incursions ravageuses.

Goshg-e renaît plus affreux qu'auparavant : son front dépasse les sommets les plus hauts des coteaux.

La nature elle-même a l'air troublée : le soleil s'obscurcit, l'écorce terrestre frémit, le vent gronde sans cesse dans les champs.

A présent, *El-lal* a perdu définitivement son caractère divin : ses lèvres profèrent des injures, dans son cœur bouillonnent toutes les passions humaines.

Sintalk'n ! Sintalk'n !, voilà le nom qui retentit aux bords de l'océan et aux pieds des montagnes...

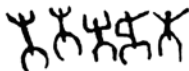
Pourtant le guerrier est vaincu, emprisonné et... dévoré. *El-lal* est encore une fois tout-puissant : il ose demander la main de la fille du soleil et de la lune, ceux-ci n'ayant pas le courage d'empêcher ouvertement cette liaison, se servent d'un détour pour refuser la demande : une jeune servante s'habille avec la robe de la fille désirée et prend sa place. Accueillie par les émissaires de *El-lal*, elle est emmenée auprès du héros qui découvre sur-le-champ la duperie. Sa voix tonne alors contre le soleil et son arc le menace de ses flèches plus aigües...

Mais le mythe tehuelche n'en finit pas là.

El-lal, fâché, va s'éloigner pour toujours de la scène où il accomplit son œuvre de Dieu et de héros. Sa mission est achevée : il a donné la vie à l'homme aborigène, a purgé la terre des monstres dont elle était infestée, a gravé dans le cœur de l'homme des principes moraux, lui a révélé le secret du feu et les rudiments de l'industrie. Il lui a fourni des armes, lui a donné des manteaux en peau, lui a procuré un logement. Il a vaincu pour lui tous les obstacles de la nature ingrate, et maintenant sur le point de partir, voilà son dernier commandement : « Vas-y, l'horizon t'appartient. »

Métamorphosé en petit oiseau, *El-lal* réunit les cygnes, ses frères, et monté sur l'aile du plus arrogant d'eux, il sillonne les mers en volée bruyante, se perchait sur les îles mystérieuses qui jaillissent des flots blessés par ses flèches invisibles.

— Là-bas où les vapeurs s'évanouissent..., par là-bas disparurent *El-lal* et ses frères, les cygnes, me disait le vieillard Papón.



II

Presque tous les peuples autochtones d'Amérique ont conservé certaines traditions religieuses qui, malgré le temps et l'évolution naturelle des idées, se ressemblent suffisamment pour en dégager qu'elles découlent d'une religion typique perdue dans la nuit des temps.

Ces coïncidences amèneraient fautivement à penser à la possibilité d'une origine commune de différentes nations indigènes, ce n'est pas notre cas. Nous sommes bien loin d'admettre cette idée d'identité — acceptée volontiers par quelques ethnographes —, nous sommes persuadés que cette vision est dénuée de tout fondement et nous sommes toujours prêts à la combattre. Au fur et à mesure que nous approfondissons les recherches sur la possible existence d'un lien de parenté entre les indigènes éparpillés sur le

continent, depuis le golfe du Mexique jusqu'aux îles glacées du cap Horn, nous sommes de plus en plus convaincus de son faible poids, qui d'ailleurs s'évanouit absolument dès que l'on prétend placer dans le même arbre généalogique des groupes humains qui se détestent, tels que les Tehuelches et les Yaganes canoteurs de la Terre de Feu, ou les Tobas de la forêt du Chaco et les Araucans des deux côtés de la cordillère.

Toujours est-il qu'à première vue leurs ressemblances physiques, ainsi que leurs mœurs et coutumes sont étonnantes, mais quel large écart se met en évidence si l'on les considère sous l'aspect moral et intellectuel !

A notre avis, les indigènes sud-américains reconnaissent une origine et une provenance distincte : quelques-uns représentent l'élément autochtone, d'autres l'invasion, l'immigration.

A quel groupe appartient le Tehuelche ?

A quel autre les Yaganes ?

En ce qui concerne les premiers, je crois y découvrir la race dérivée du croisement des groupes autochtones, troglodytiques, avec les hordes envahissantes issues du plateau bolivien.

Quant aux autres, j'y vois un maillon dégagé de la grande chaîne polynésienne.

Voilà l'objection qu'on pourra me faire : si les indigènes sud-américains n'ont pas d'origine commune, comment se fait-il qu'ils s'identifient dans leurs idées religieuses.

La réponse me vient à l'esprit : les peuples primitifs sont très impressionnables et superstitieux, donc, leurs idées religieuses pivotent toujours autour d'un cercle étroit et suggestif.

Remarquez aussi que l'homme, ne pouvant s'expliquer les phénomènes de la nature, les individualise et les revêt des attributs de la fable, qu'il prend par-ci ou par-là.

Maintenant, imaginez le monde à un moment où l'Amérique méridionale est un essaim bouillonnant de tribus sans cohésion, quelques-unes autochtones, d'autres provenant de l'Asie, de la Polynésie, de... l'Europe (?).

Toutes ces tribus-là manquent de religion ou, tout au plus, reconnaissent deux ou trois principes fondamentaux particuliers, des génies tutélaires ou malins qui guident ou gênent la démarche vacillante de l'homme sur la terre.

Plus tard, d'autres hordes moins barbares apparaissent et, dès le golfe du Mexique avancent à toute vitesse vers le sud, elles se battent avec des armes en pierre ou en bronze, elles triomphent ou échouent, mais elles maîtrisent enfin les peuples aborigènes et les marquent de leur propre empreinte morale.

C'est à ce moment-là que la pensée religieuse devient homogène.

Les années passent, la race envahissante perd son caractère intrinsèque et finit par se confondre avec les peuples asservis.

C'est à cette époque préhistorique que les idées évoluent, et que la perception religieuse se développe chez les uns ou bien se cristallise chez les autres sous la forme des plus absurdes superstitions.

Le mythe de *El-lal*, qui à mon avis représente la préhistoire des races sud-américaines, raconte la guerre entre les peuples autochtones et les envahisseurs, laissant entrevoir la pensée religieuse qui évolue dans le temps.

La religion *Tzôneka* ou Tehuelche est très élémentaire et ne possède pas de représentations extérieures.

Deux déités, l'Esprit du bien et celui du mal, se disputent le contrôle de la terre, de la mer et du ciel. Le premier est le fournisseur de tous les biens mondains, c'est le génie bienfaisant qui veille les indigènes, mais il ne réussit pas à éviter les forces du mal qui sont à l'affût. Selon la manifestation de sa malignité, il reçoit les noms suivants : *Kerónkeken*, *Huendáunke*, *Maïpe* ou *Arhjchen*, ce dernier symbolise la stérilité de la terre.

Maïpe est l'obscurité de la nuit, le vent désolé dans la plaine. *Kerónkeken* représente le monstre insaisissable qui blesse dans le berceau les nouveaux-nés, boit les larmes des mères et se moque de leur souffrance d'une grimace sinistre ; parfois il prend l'aspect d'un poulain sauvage et rusé, véloce comme l'éclair.

Depuis la naissance de l'homme jusqu'à sa mort, l'Esprit du bien est à côté de lui et se bat pour défendre l'existence humaine contre l'esprit adverse, le seul coupable de la maladie et de la mort que les Indiens essaient d'éviter en se vouant à la cruelle déité, le diable, moyennant deux cérémonies.

La première, inconnue des auteurs qui avant moi se sont occupés de l'étude et de la description des Patagons, prend des formes cruelles et répugnantes.

C'est ainsi que lorsque *le médecin* de la tribu n'a pas réussi à guérir quelqu'un avec ses traitements : de l'eau froide, des saignées et des massages, on fait recours au sacrifice, c'est-à-dire, l'immolation d'une bête femelle : tous les membres de la famille, tous les amis du malade, du moribond, se réunissent à quelques mètres des *toldos*, montés à cheval et munis de broches et de fagots. En même temps, les garçons épar-

pillés tout au long du campement tiennent à distance les chiens, puis, ils vont chercher une jument quelconque et ils la conduisent à l'endroit destiné au sacrifice. Les hommes à lasso attrapent la victime choisie et la renversent au milieu du cercle formé par les sacrificateurs. Sur-le-champ, les couteaux effilés apparaissent, l'homme le plus adroit blesse la bête à la poitrine, en extrait le cœur sanglant et, le tenant à la main, tourne autour de l'animal qui se tord expirant. C'est le moment où la criallerie et la confusion atteignent leur apogée. Tout de suite, la chair encore frémissante est découpée d'une main habile. Les feux sont allumés, les morceaux les plus appétissants et les entrailles les plus immondes se fixent aux broches ; les hommes, les femmes et les enfants se gavent de viande ; enfin, le sacrifice ou plutôt le festin effréné finit. La tête aux yeux entrouverts, la queue et les sabots de la victime sont attachés à un bâton ocre pâle, et un groupe d'hommes à cheval va déposer ces dépouilles dans quelque endroit élevé des alentours.

Cette dernière action va clore la cérémonie et les indigènes rentrent silencieux chez eux. L'attente toujours très anxieuse commence alors : si le malade survit, c'est signe que le sacrifice a été agréable à l'esprit malin.

Parfois, tous les membres de la tribu se réunissent, tel qu'un essaim bourdonnant, ils se rendent auprès du malade, entourent son *toldo* et frappent celui-ci avec des branches. Puis, ils commencent tous à proférer des cris aigus et désaccordés, les femmes se mettent à chanter ou bien elles articulent des mots mystérieux et incohérents...

D'autres fois, des hommes à cheval forment un cercle dont le centre est le *toldo*, ils éclatent dans une criallerie insupportable dans le but d'être écoutés par le malade et lui

donner de la sorte quelque espoir de salut. Cette cérémonie s'appelle « épouvanter le diable ».

Les Tehuelches, croient-ils à l'immortalité de l'âme ?

Peut-être pas dans le sens strict du dogme chrétien, mais il est hors de doute qu'ils croient à la résurrection des morts ; cette affirmation ressort aisément de leur coutume d'enterrer les corps en position fœtale, entourés des objets dont ils auraient besoin dans une autre vie ailleurs.

A une époque révolue, les Tehuelches tuaient les chiens et le cheval préféré du mort, et à côté de son cadavre, ils déposaient les armes, les ustensiles, et même la nourriture qui serait son aliment premier au réveil au-delà de l'océan mystérieux (*Jono*), là-bas se répète la vie pénible de la terre, jusqu'au jour où le Tehuelche se quasi-divinise.

Les anciens disent que dans la voûte céleste demeurent leurs ancêtres purifiés et qu'ils n'y connaissent ni la douleur, ni la fatigue.

Il y a une constellation, je ne sais plus laquelle, qui, d'après eux, représente un chasseur ; plus loin apparaissent « Les Bolas », « La Trace de l'Autruche » c'est-à-dire, la Croix du Sud, « Le Guanaco qui s'enfuit » et « La Pupille du Caracara qui guette » : Mars.

D'autre part, la manifestation de la superstition est étroitement liée aux principes religieux. Le Tehuelche croit à la sorcellerie (*shoik'n*) et il en a peur par-dessus toute autre chose ; quelque instrument dont il ne connaît pas le fonctionnement a *shoik'n*, aussi éveille-t-il en lui un sentiment de répulsion.

Ceux qui ont le pouvoir d'ensorceler, les « *brujos* », sont détestés et ils peuvent même être exécutés car les Indiens pensent que les malheurs qui leur arrivent au foyer sont le résultat des maléfices. Les sorciers sont des individus taciturnes et sauvages, leurs dons peuvent se transmettre de père à fils, cependant il leur faut le soutien de quelques petites pierres percées, polies et irrégulières, sans celles-ci l'action maléfique ainsi que la puissance diabolique deviendraient impossibles.

Autant dire que le sorcier est l'agent de l'esprit du mal et le Tehuelche est toujours prévenu contre lui : s'il se coupe les cheveux ou les ongles, il jette ensuite tout au feu, parce qu'il croit que même le superflu de son corps ou de ses vêtements pourrait servir au sorcier pour exécuter des maléfices.

En ce qui concerne les phénomènes astronomiques, les éclipses par exemple, ils ont eux aussi une signification sinistre curieusement rangée : la mort, la faim, les hivers rudes.

Toute la vie de ces Indiens est imprégnée de superstitions, n'importe quel petit bruit : le grincement strident du hibou, le hurlement d'un chien, ou toute manifestation imprévue, par exemple, l'apparition inattendue d'un lézard, sont des signes d'un malheur qui surviendra sur le coup.

Disons pour en finir qu'ils croient aux fantaisies des rêves et affirment que « quand le cœur est endormi, l'on aperçoit les lueurs des événements futurs. »

